



You can view a  
PRINTER FRIENDLY  
version of this  
article here.



SYNTHETIQUE [HOME]

16 May 2005

2761 words

Written by :

P-A Despatis D

Editor :

Bruno Dequin

Comments?

Questions?

[Click here](#)

to go to our

[Contact form.](#)

Click to subscribe  
to our mailing list.

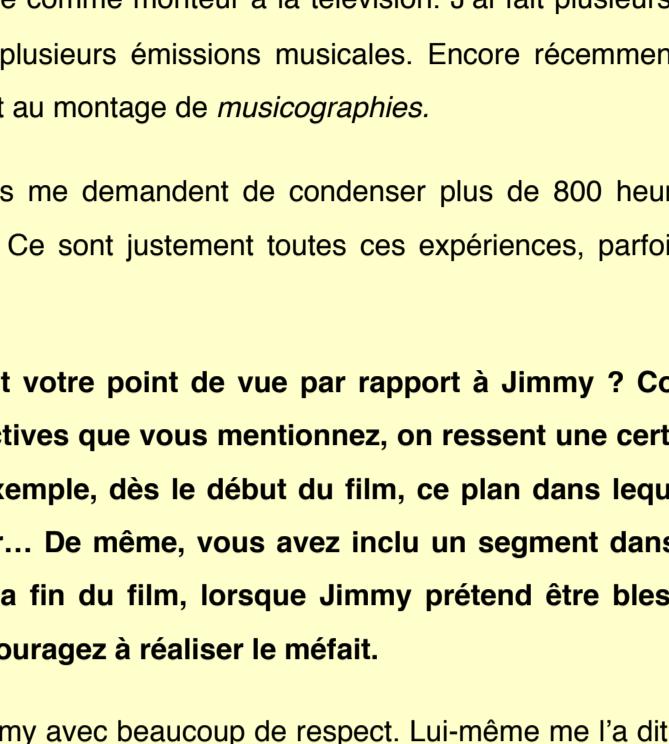
[Click here](#)

to visit our archives.

## Jimmywork : Une entrevue avec Simon Sauvé

by P-A Despatis D

Simon Sauvé a quitté l'école pour devenir assistant monteur. Il a travaillé plusieurs années sur de nombreux longs métrages et documentaires. Promu monteur en 1996, il a ensuite monté plusieurs documentaires et séries télévisées. Après avoir rencontré Jimmy Weber pour la première fois en 1999, le tournage de JIMMYWORK a débuté en janvier 2000 ; il s'agit de son premier long métrage. JIMMYWORK peut être décrit comme étant le portrait éclectique d'un véritable crasseux. Mélant film noir, biographie et cinéma-vérité, ce road movie frénétique débute dans le quartier du Mile-End à Montréal, avant de nous transporter éventuellement au cœur du Far-Est québécois.



Jimmy

Quel est ton background ?

J'ai fait un DEC en communications, au sein duquel j'ai pu avoir mes premières expériences de production. Même si le programme était plus orienté sur la télévision, j'ai eu la chance de rencontrer plusieurs personnes, dont des directeurs photos, avec lesquels j'ai travaillé par la suite sur plusieurs projets en 35mm.

Peu après, j'ai commencé un bac en études cinématographiques à l'Université de Montréal, dans lequel je m'ennuyais énormément. J'avais besoin de faire des films, de jouer avec la matière. Malheureusement, il s'agissait d'un programme très théorique. Cet aspect des études cinématographiques, qui m'intéresse beaucoup désormais, ne me disait vraiment rien à l'époque. J'ai donc quitté l'école et on m'a presque aussitôt offert un emploi comme assistant monteur.

Depuis 1996, je travaille comme monteur à la télévision. J'ai fait plusieurs séries documentaires, dont *Dans les années 60*, ainsi que plusieurs émissions musicales. Encore récemment, en pleine production de JIMMY, je travaillais parallèlement au montage de *musicographies*.

Certains de ces projets me demandent de condenser plus de 800 heures de matériaux afin d'aboutir à une émission d'une heure. Ce sont justement toutes ces expériences, parfois pénibles, qui m'ont aidé lors de la réalisation de Jimmy.

À ce propos, quel est votre point de vue par rapport à Jimmy ? Contrairement à ces *musicographies* d'artistes assez objectives que vous mentionnez, on ressent une certaine condescendance de votre part envers Jimmy. Par exemple, dès le début du film, le plan dans lequel Jimmy plonge dans une piscine n'est pas très flatteur... De même, vous avez inclus un segment dans lequel le grand frère de Jimmy le dézingue. Enfin, vers la fin du film, lorsque Jimmy prétend être blessé, afin de se désister d'un projet ambitieux, vous l'encouragez à réaliser le méfait.

Je crois avoir filmé Jimmy avec beaucoup de respect. Lui-même me l'a dit. Lorsque le frère de Jimmy décrit son frère comme un lâche, il ne le dézingue pas. Jimmy est comme ça. Jimmy est un gars qui parle beaucoup, qui révèle, complète, mais agit peu. Lors de cette campagne de publicité pour le rodéo, pour une fois qu'il faisait ce qu'il disait, j'ai trouvé qu'il serait intéressant de filmer. Il est très surprenant qu'il ait réussi à se rendre jusqu'à là, devant la directrice du festival.

Tu ne peux pas faire un film sur quelqu'un en ne décrivant que ses qualités; il faut toujours un contre-poids. Je ne pense pas pour autant que cette démarche représente un manque de respect envers lui. En fin de compte, il n'a peut-être pas fait la campagne pour le rodéo mais il tient tout de même la vedette d'un film de 80 minutes. Il a de quoi être fier!

Néanmoins, vous admettrez que Jimmy a l'air d'un perdant dans le film...

Il est comme ça. Sa vie est malheureusement une série d'échecs. C'est un gars qui aurait voulu être écrivain, comédien... Bref, il aurait voulu devenir plein de choses. Je ne sais pas pourquoi il ne l'est pas devenu. Il faudrait lui demander. En fait, c'est quelqu'un qui a beaucoup d'idées, mais qui n'a pas de motivation. Cela n'en fait pas un perdant pour autant. Je trouve que Jimmy est une belle personne qui possède beaucoup d'imagination. L'encourager à se prendre en main à la fin du film n'est pas une attitude dénigrante de ma part. Je lui disais « est-ce que tu veux que ce que ton frère pense de toi soit vrai ? Es-tu vraiment comme ça ? ». Je pense qu'il a prouvé le contraire.

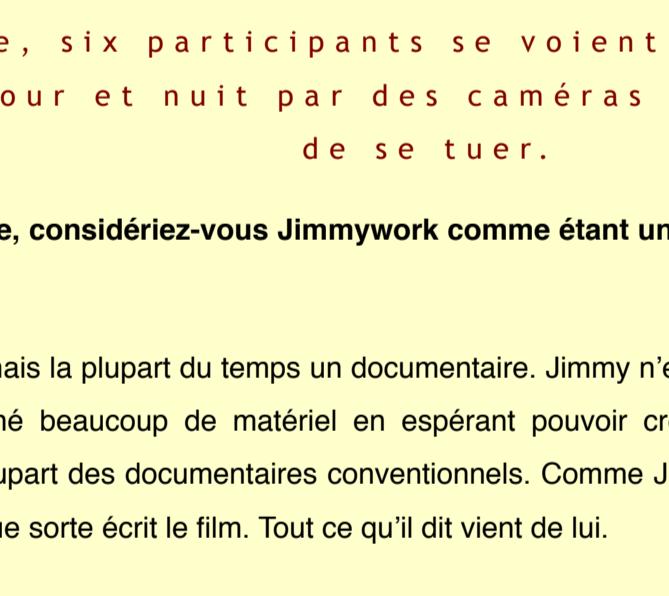
Le style de vie de Jimmy est très particulier. Il ressemble pratiquement à un anti-héros de la société moderne. Est-ce l'élément qui vous a attiré à faire un film sur lui, sur cet être « crasseux », pour reprendre le terme utilisé sur le site du film ?

Jimmy est quelqu'un qui vivait près de chez moi. Je ne le connaissais pas beaucoup mais il m'a rendu quelques services au fil du temps. Un jour je lui ai offert une bouteille de rhum. Tout en buvant, il a commencé à me parler du festival western de Ste-Tite et de son projet de faire une publicité pour le festival. À cette époque je voulais faire un film sur Jimmy, mais je ne pouvais pas car je travaillais trop. Quelques mois plus tard, j'ai finalement décidé de faire le film.

Au début, je suis allé le filmer une fois par semaine chez lui, lorsqu'il faisait cuire le poulet pour la compagnie de nourriture pour chat. Je voulais aussi le suivre dans sa démarche de projet publicitaire. Avec un gars comme Jimmy, tu te demandes toujours s'il va mener le projet jusqu'au bout. Je suis sûr qu'il en aurait été capable si son projet avait été accepté.

Comme le projet de publicité a échoué, il a un peu l'image d'un anti-héros dans le film. Je sais qu'il est répugnant pour certains, mais il y avait néanmoins quelque chose chez lui qui m'attrait. Je m'étais toujours demandé comment il en était arrivé là. Finalement, je ne l'ai jamais su; il l'a jamais voulu me le dire.

J'admire beaucoup Jimmy. Il faut une certaine dose de courage pour vivre ainsi dans la société telle qu'elle est aujourd'hui. Tout le monde dit « allez vite, vite, travaillez, travaillez, travaillez ». Il se situe à l'opposé de tout cela. En quelque sorte, il m'a même donné une leçon de vie. Je me sentais vraiment bien pendant que je faisais ce film-là; c'était la liberté totale. J'ai travaillé à temps plein sur le film pendant presque neuf mois, il n'y avait pas de contraintes de production ni d'échéanciers.



Est-ce que Jimmy a vu le film ? Quels ont été ses commentaires ?

Oui, il a vu le film. Il m'a remercié pour le respect dont j'ai fait preuve non seulement envers lui, mais aussi envers sa famille. Enfin, il était très touché par la dédicace à son ami Michael, qui est mort du cancer quelques mois après la fin du tournage.

Comme je le disais plus tôt, en dépit de l'échec final de ses projets, Jimmy tient quand même la vedette d'un film de 80 minutes.

Qu'en est-il des spectateurs ? JIMMYWORK reste un film relativement difficile pour les gens qui ne sont pas habitués à ce type de construction narrative. Non seulement le sujet du film n'est pas très joyeux, mais il provoque même un certain malaise car il est impossible de distinguer le vrai du faux. On se sent inconfortable devant tout ce que Jimmy fait.

Je pense que les gens ont aimé le film, du moins d'après ce qu'ils m'ont dit. Cela me fait plaisir car JIMMYWORK est un film très personnel. Mis à part quelques mauvaises critiques à Toronto, je pense que les gens ont été avant tout intrigués. Il est vrai que c'est un film un peu dur à prendre. Je ne sais pas si c'est à cause de la forme ou à cause du personnage... ou des deux! D'ailleurs, JIMMYWORK n'a pas attiré que des cinéphiles avertis. C'est un public très diversifié qui est venu voir le film et qui a payé le 17\$ pour le voir au festival de Toronto.

La réaction des gens est très positive. Plusieurs personnes m'ont posé des questions sur le film. À l'issue d'une projection à Montréal, une dame est venue me voir et m'a demandé pourquoi nous n'avions pas appellé la police après que « Chacha » s'est fait blesser! Les gens qui ressortent du film sont souvent un peu déboussolés. Ils ne savent pas nécessairement comment le prendre, s'ils doivent rire ou être fâchés contre moi. [rires].

D'ailleurs, un des films présentés au festival en même temps que Jimmywork était *The Art of Killing a Cat*. Plusieurs activités ont manifesté contre ce film. C'était amusant parce qu'un site web a écrit qu'il avait été manifesté contre ce film, « les gens auraient dû se rebattre sur Jimmywork, un film immonde fait par un réalisateur irresponsable qui a poussé son sujet dans le crime ». Je n'ai pas de problème avec ça [rires], ça veut dire que j'ai bien fait mon travail et que Jimmy a bien fait le sien. Mais il est vrai que la confusion qui existe dans le film entre ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas peut en effet causer une frustration chez certaines personnes.

*nldr : Sur le forum de discussion du site officiel du film, une personne a fait un commentaire similaire à la critique citée ci-dessus. « Selon moi, Jimmy se cherchait une raison pour ne pas continuer toute l'aventure lorsqu'il se blesse la veille du vol. S'il n'avait pas été encouragé par Simon, peut-être aurait-il renoncé et Chacha aurait-il encore un bras fonctionnel... C'est incroyable ce que quelqu'un peut faire lorsqu'il veut vendre un film. Aucune répercussion légale pour un complice comme M. Sauvé ».*

J'avais observé le même genre d'attitude à propos de *Blair Witch Project*. C'est un film que j'ai particulièrement aimé. En dépit des nombreuses critiques à son égard, je considère que ce film minimalisté est un chef d'œuvre de cinéma. Tu y crois, ou tu n'y crois pas; tu embarques ou tu t'embarques pas. J'ai embarqué, et ce fut un des films les plus effrayants que j'ai vus. D'ailleurs, il fait partie des facteurs qui m'ont poussé à faire JIMMYWORK.

Pour revenir à mon film, je suis certain que, malgré son aspect non conventionnel, il pourra plaire à plus de gens qu'on ne croit. Je ne vois pas pourquoi des spectateurs habitués à regarder des films de Chuck Norris n'aîmeraient pas ce film!

En ce qui concerne la distribution, le principal problème reste l'argent. Dans le cas de JIMMYWORK, les coûts d'une bonne distribution seraient bien plus élevés que les coûts de production du film. Au festival de Toronto, le film a eu droit à plusieurs visionnements réservés à l'industrie. Plusieurs personnes sont venues, mais ces gens, en particulier les membres de grosses compagnies, sont souvent intimidés par de tels films.

Revenons un instant sur la confusion que votre film engendre. Avec ce mélange tordu de réalité et de fiction, JIMMYWORK ne serait-il pas, un peu comme le film *SERIES 7 : THE CONTENDER*, une critique de la vague de la téléréalité qui déferle sur nos écrans ?

Non, puisque la téléréalité telle qu'elle est aujourd'hui n'existe pas vraiment lorsqu'on a commencé le film. Quand j'ai commencé à faire le film, la première saison de *Survivor* venait de commencer. J'éprouve certains problèmes vis à vis la téléréalité [rires]. D'ailleurs, je ne considère pas *Survivor* comme étant de la téléréalité, c'est un *Gameshow* déguisé en pseudo-documentaire. En fait, je ne suis pas capable d'écouter ces émissions! Ils mettent dix inconnus dans un loft et créent un suspense fondé sur « est-ce qu'il va réussir à la conquérir... »; on s'en fout complètement.

Il y a également un problème de terminologie autour de mon film. Plusieurs personnes veulent apposer à JIMMYWORK le terme de *docu-fiction*. Or, après moi, un *docu-fiction* est un documentaire envoyant de l'*ONF* dans lequel ils reconstituent des scènes réelles. Personnellement je n'aime pas ce type de documentaire, d'autant plus que ces films laissent souvent à désirer stylistiquement. Lorsque j'ai fait JIMMYWORK, je me suis éloigné le plus possible de ce style.



**SERIES 6 : THE CONTENDER**, Dans une émission de téléréalité hebdomadaire, six participants se voient donner des fusils et sont suivis jour et nuit par les caméras alors qu'ils essaient de se tuer.

Mais lors du tournage, considérez-vous que Jimmywork est un film de fiction ou un documentaire ?

Quand je filmais, je filmais la plupart du temps un documentaire. Jimmy n'est pas un acteur, et le film n'avait pas de scénario. J'ai tourné beaucoup de matériel en espérant pouvoir créer une certaine forme pendant que je faisais ce film-là; c'était la liberté totale. J'ai travaillé à temps plein sur le film pendant presque neuf mois, il n'y avait pas de contraintes de production ou d'échéanciers.

Cela soulève en quelque sorte une question importante par rapport aux documentaires contemporains. Ils sont presque de refaire leurs actions en suivant certaines indications afin que cela passe mieux à la caméra, etc.

Au festival de Toronto, il y avait une retrospective sur un réalisateur pionnier du cinéma direct. J'ai eu la chance d'aller voir deux de ses films. J'ai été surpris de voir à quel point ces films-là, malgré leur appartenance au cinéma direct, étaient eux aussi très mis en scène. Je ne dis pas cela de façon négative; c'est un peu nécessaire chose de faire pour faire un film.

Il y a également un problème de terminologie autour de mon film. Plusieurs personnes veulent apposer à JIMMYWORK le terme de *docu-fiction*. Or, après moi, un *docu-fiction* est un documentaire envoyant de l'*ONF* dans lequel ils reconstituent des scènes réelles. Personnellement je n'aime pas ce type de documentaire, d'autant plus que ces films laissent souvent à désirer stylistiquement. Lorsque j'ai fait JIMMYWORK, je me suis éloigné le plus possible de ce style.

Il y a également un problème de terminologie autour de mon film. Plusieurs personnes veulent apposer à JIMMYWORK le terme de *docu-fiction*. Or, après moi, un *docu-fiction* est un documentaire envoyant de l'*ONF* dans lequel ils reconstituent des scènes réelles. Personnellement je n'aime pas ce type de documentaire, d'autant plus que ces films laissent souvent à désirer stylistiquement. Lorsque j'ai fait JIMMYWORK, je me suis éloigné le plus possible de ce style.



**SERIES 6 : THE CONTENDER**, Dans une émission de téléréalité hebdomadaire, six participants se voient donner des fusils et sont suivis jour et nuit par les caméras alors qu'ils essaient de se tuer.

Mais lors du tournage, considérez-vous que Jimmywork est un film de fiction ou un documentaire ?

Quand je filmais, je filmais la plupart du temps un documentaire. Jimmy n'est pas un acteur, et le film n'avait pas de scénario. J'ai tourné beaucoup de matériel en espérant pouvoir créer une certaine forme pendant que je faisais ce film-là; c'était la liberté totale. J'ai travaillé à temps plein sur le film pendant presque neuf mois, il n'y avait pas de contraintes de production ou d'échéanciers.

Cela soulève en quelque sorte une question importante par rapport aux documentaires contemporains. Ils sont presque de refaire leurs actions en suivant certaines indications afin que cela passe mieux à la caméra, etc.

Il y a également un problème de terminologie autour de mon film. Plusieurs personnes veulent apposer à JIMMYWORK le terme de *docu-fiction*. Or, après moi, un *docu-fiction* est un documentaire envoyant de l'*ONF* dans lequel ils reconstituent des scènes réelles. Personnellement je n'aime pas ce type de documentaire, d'autant plus que ces films laissent souvent à désirer stylistiquement. Lorsque j'ai fait JIMMYWORK, je me suis éloigné le plus possible de ce style.

Il y a également un problème de terminologie autour de mon film. Plusieurs personnes veulent apposer à JIMMYWORK le terme de *docu-fiction*. Or, après moi, un *docu-fiction* est un documentaire envoyant de l'*ONF* dans lequel ils reconstituent des scènes réelles. Personnellement je n'aime pas ce type de documentaire, d'autant plus que ces films laissent souvent à désirer stylistiquement. Lorsque j'ai fait JIMMYWORK, je me suis éloigné le plus possible de ce style.

Il y a également un problème de terminologie autour de mon film. Plusieurs personnes veulent apposer à JIMMYWORK le terme de *docu-fiction*. Or, après moi, un *docu-fiction* est un documentaire envoyant de l'*ONF* dans lequel ils reconstituent des scènes réelles. Personnellement je n'aime pas ce type de documentaire, d'autant plus que ces films laissent souvent à désirer stylistiquement. Lorsque j'ai fait JIMMYWORK, je me suis éloigné le plus possible de ce style.

Il y a également un problème de terminologie autour de mon film. Plusieurs personnes veulent apposer à JIMMYWORK le terme de *docu-fiction*. Or, après moi, un *docu-fiction* est un documentaire envoyant de l'*ONF* dans lequel ils reconstituent des scènes réelles. Personnellement je n'aime pas ce type de documentaire, d'autant plus que ces films laissent souvent à désirer stylistiquement. Lorsque j'ai fait JIMMYWORK, je me suis éloigné le plus possible de ce style.

Il y a également un problème de terminologie autour de mon film. Plusieurs personnes veulent apposer à JIMMYWORK le terme de *docu-fiction*. Or, après moi, un *docu-fiction* est un documentaire envoyant de l'*ONF* dans lequel ils reconstituent des scènes réelles. Personnellement je n'aime pas ce type de documentaire, d'autant plus que ces films laissent souvent à désirer stylistiquement. Lorsque j'ai fait JIMMYWORK, je me suis éloigné le plus possible de ce style.

Il y a également un problème de terminologie autour de mon film. Plusieurs personnes veulent apposer à JIMMYWORK le terme de *docu-fiction*. Or, après moi, un *docu-fiction* est un documentaire envoyant de l'*ONF* dans lequel ils reconstituent des scènes réelles. Personnellement je n'aime pas ce type de documentaire, d'autant plus que ces films laissent souvent à désirer stylistiquement. Lorsque j'ai fait JIMMYWORK, je me suis éloigné le plus possible de ce style.

Il y a également un problème de terminologie autour de mon film. Plusieurs personnes veulent apposer à JIMMYWORK le terme de *docu-fiction*. Or, après moi, un *docu-fiction* est un documentaire envoyant de l'*ONF* dans lequel ils reconstituent des scènes réelles. Personnellement je n'aime pas ce type de documentaire, d'autant plus que ces films laissent souvent à désirer stylistiquement. Lorsque j'ai fait JIMMYWORK, je me suis éloigné le plus possible de ce style.

Il y a également un problème de terminologie autour de mon film. Plusieurs personnes veulent apposer à JIMMYWORK le terme de *docu-fiction*. Or, après moi, un *docu-fiction* est un documentaire envoyant de l'*ONF* dans lequel ils reconstituent des scènes réelles. Personnellement je n'aime pas ce type de documentaire, d'autant plus que ces films laissent souvent à désirer stylistiquement. Lorsque j'ai fait JIMMYWORK, je me suis éloigné le plus possible de ce style.